

TRAGÉDIE AU K2

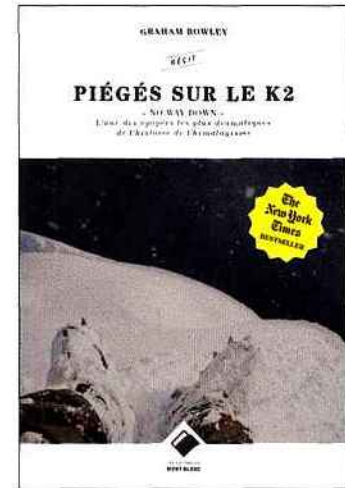
La sortie en français de *Piégés sur le K2* aux Éditions du Mont-Blanc, émouvant récit publié en 2010 par Graham Bowley, journaliste au New York Times, est l'occasion de revenir sur cette terrible histoire de trente grimpeurs partis à l'assaut du K2 le 1er août 2008. Si la plupart des intéressés sont parvenus à atteindre le sommet (8 611 m), onze d'entre eux ont péri lors de la descente, dont un Français, Hugues d'Aubarède. Neuf ans plus tard, Mine Dumas, sa compagne pendant dix-huit ans, revient pour la première fois sur son histoire avec le K2.

Propos recueillis par Jacques Tyrol

AU CŒUR DU DRAME

« J'aimerais que tout le monde puisse contempler cet océan de montagnes et de glaciers. J'en ai bavé, mais c'est trop beau. La nuit va être longue, mais belle. » Tel est l'un des derniers messages envoyés par Hugues d'Aubarède, via son téléphone satellite, à ses proches qui se plaisent à suivre jour après jour ses ascensions en montagne. Ce message date du 31 juillet 2008. Parti avec trente grimpeurs à l'assaut du K2 - sommet situé à 8 611 m qui compte parmi les plus meurtriers au monde - ce Lyonnais, assureur de 61 ans, vient alors d'arriver au Camp IV. Il vient d'atteindre un replat de la voie Cesen, de planter sa tente et de fixer son regard sur l'arène de sommets qui l'entoure. Comment pourrait-il en être autrement ? Ne se trouve-t-il pas au cœur du Karakoram, chaîne de montagnes la plus élevée au monde appartenant à l'Himalaya occidental, qui forme une frontière naturelle entre le sous-continent indien et les déserts de l'Asie centrale ? Ici, quatre sommets de plus de 8 000 m s'élèvent sur un rayon de vingt-cinq kilomètres les uns des autres. Malheureusement, les vingt-quatre heures qui vont suivre vont s'avérer tragiques pour Hugues d'Aubarède et dix de ses compa-

gnons d'aventure. Le lendemain, 1^{er} août, tout devient en effet plus difficile. Dans la journée, déjà, sous les effets de la chaleur et de l'altitude, il aurait déclaré aux alpinistes qu'il croisait qu'il songeait à faire demi-tour. « Ma bouteille d'oxygène est vide », dit-il en secouant tristement la tête, précise Graham Bowley qui revient sur les temps forts de cette expédition : l'ascension jusqu'au sommet, la descente, la chute du sérac, les secours. Ce 1^{er} août donc, tout va de mal en pis. Mais, s'il a songé à faire demi-tour, Hugues d'Aubarède décide néanmoins de continuer son ascension. Bien qu'il ait « une très bonne condition physique et des facultés personnelles hors du commun puisque son cœur battait si lentement qu'il ne prenait de l'oxygène qu'à partir de 7 000 mètres d'altitude », selon sa compagne Mine Dumas (lire entretien), cela lui sera fatal. À pareille altitude, l'homme ne s'adapte pas car, physiologiquement, il ne le peut pas. Sans oxygène, des poumons au cerveau, tout se dégrade. Mieux vaut alors s'employer à redescendre au plus vite... Hugues d'Aubarède sait tout cela, mais le sommet du K2 qui trône au-dessus de lui l'emporte. « Il était un homme têtu, fier et noble, écrit Graham Bowley. Il était aussi élégant et

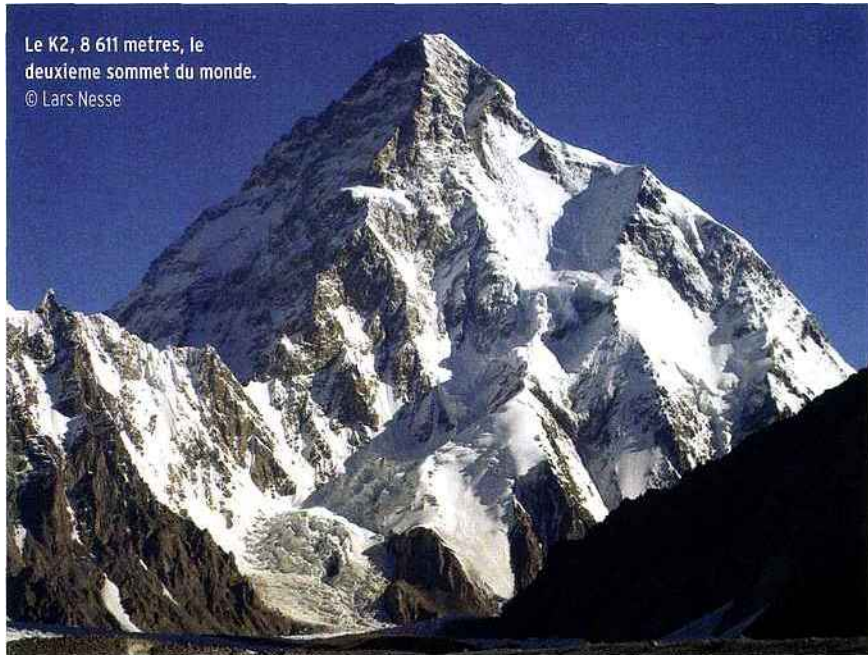


► Piégés sur le K2

Graham Bowley, Les Éditions du Mont Blanc, 2017, 287 pages, 19,95€

cultivé, et avait investi beaucoup dans son expédition au K2. En France, il avait laissé sa compagne, ses deux filles et ses deux petits-enfants afin de poursuivre son rêve himalayen. C'était sa troisième tentative d'ascension du K2, et il se disait que ce serait probablement la dernière ». Le voici donc engagé avec dix-sept autres personnes de son expédition en direction du K2, aussi appelé « Bottleneck », deuxième plus haut sommet du monde. L'expédition de Coréens qui les précède avance très lentement et les retarde considérablement. Ainsi, au lieu d'atteindre le fameux sommet entre 14 h et 16 h, ils n'y parviennent qu'à... 19 h. « Ils sont restés au sommet à peine dix minutes et ils se sont engagés dans la descente », se souvient Mine Dumas. La nuit approche alors à grands pas. Et, comble de malchance, avant qu'ils ne s'engagent dans la descente, soudainement, la Montagne Sauvage se met à trembler. Le « Balcony Glacier » également appelé « Balcony Serac » se détache, dégingole comme un jeu de construction pour enfants qu'on serait venu percuter, et vient sectionner leurs cordes. Onze corps, dont celui de Hugues d'Aubarède, disparaissent à jamais cette nuit-là, une des plus meurtrières de l'histoire du K2.

Le K2, 8 611 metres, le
deuxième sommet du monde.
© Lars Nesse



Comment Hugues d'Aubarède a-t-il découvert la montagne ?

Quand il était enfant. Ses parents, Lyonnais, avaient un chalet à Chamonix. Avec eux, comme beaucoup d'enfants, il a fait de nombreuses randonnées en montagne ainsi que ses premières petites courses. Ensuite, cela ne s'est jamais arrêté. Il prenait beaucoup de risques parce qu'il avait l'impression d'être invincible. Il était sûr de lui, notamment parce qu'il avait une très bonne condition physique et des facultés personnelles hors du commun : son cœur battait si lentement qu'il ne prenait de l'oxygène qu'à partir de 7 000 mètres d'altitude. Il n'était jamais fatigué. Mais s'il avait le sentiment que rien ne pouvait lui arriver, c'est aussi parce qu'il préparait très bien ses sorties en montagne.

Avant son accident, quelles grandes courses avait-il réalisées ?

En France, il avait fait le mont Blanc une douzaine de fois, l'aiguille Verte en solo. Mais il participait surtout à des expéditions

à l'étranger, à l'occasion de voyages avec des copains. C'est comme ça qu'il a fait de nombreux sommets en Équateur ou au Chili, mais aussi qu'il a réussi l'ascension de l'Everest ou encore celle du Kilimandjaro. Il voulait faire le K2 parce qu'à ses yeux, même si on l'appelle « la tueuse », c'était la plus merveilleuse des montagnes, l'une des plus difficiles. Depuis qu'il l'avait survolée en avion, il avait très envie de tenter son ascension.

Quel type d'alpiniste était-il ?

Il parlait tout le temps de la montagne. C'était sa passion. Quand il avait un rendez-vous pour son travail, il arrivait toujours assez rapidement à parler de ses expéditions. Il se sentait libre et heureux en montagne. Il adorait être là-haut. Il y pensait tout le temps. Et la montagne lui procurait une certaine reconnaissance. Les 15-25 ans étaient, par exemple, fascinés par ce qu'il réalisait. Mais il en parlait simplement, n'était pas orgueilleux. C'était avant tout un homme chaleureux, un homme de contact.

En 2008, comment a-t-il préparé l'expédition qui lui a coûté la vie ?

Les années précédentes, il avait déjà tenté le K2 à deux reprises, mais n'avait pu atteindre le sommet. À chaque fois, cela ne s'est pas fait à cause des conditions météorologiques. Cette fois-là, il s'est préparé seul dans son coin parce qu'il savait que ses filles et moi-même ne voulions pas qu'il tente à nouveau cette ascension



▲ ▲
Marco Confortola et Gerard Mc Donnell, le matin du 1er août 2008, sur l'épaule du K2 en partant du camp 4. © Lars Nesse

▲
Connu sous le nom de mémorial Gilkey, ce cairn est le lieu de sépulture des grimpeurs morts ou disparus sur le K2. Sur un des plats métalliques qui y est fixé, le nom d'Hugues d'Aubarède est gravé. Date de décès : 2 août 2008. © Graham Bowley

« À SES YEUX, LE K2
ÉTAIT LA PLUS
MERVEILLEUSE DES
MONTAGNES »

que nous jugions trop dangereuse. Il nous avait donc dit qu'il ne tenterait plus... On n'en entendait donc jamais parler... Et puis, au printemps, j'ai su qu'il se préparait quand même suite à différents recoupements. Il voulait y arriver. C'était plus fort que lui. Il cherchait donc à se greffer sur une expédition, notamment par Internet. Et il y est arrivé... Partir un mois avant le mariage de sa fille pour un truc aussi risqué... même si on l'aime beaucoup, on le digère difficilement. On lui en veut encore un peu... (rires)



◀ Sommet du K2, 1er août 2008, 18h30.
De gauche à droite : Hugues d'Aubarède, Karim Meherban, Gerard McDonnell et Wilco van Rooijen, le seul survivant des quatre.

LE K2 EN CHIFFRES

Altitude : 8 611 m
Première : 31 juillet 1954 par Achille Compagnoni et Lino Lacedelli
Alpinistes ayant atteint son sommet : 378
Alpinistes ayant perdu la vie au K2 : 85
Été 1986 : le plus meurtrier avec 13 morts

© Wilco van Rooijen



▲ Les séracs au-dessus du Bottleneck. Les alpinistes connaissent le danger qu'ils encourent en restant placés dans l'axe d'une potentielle chute de ces énormes blocs de glace. © Planic Zagorac

◀ Le 4 août, Wilco van Rooijen est évacué du camp de base par hélicoptère. © Chris Klinke

Quelles sont les circonstances de votre dernier échange avec lui ?

On se téléphonait souvent et il m'envoyait des messages chaque jour grâce à son téléphone satellite. Quand il est arrivé au sommet du K2 le 1^{er} août, il m'a appelée du sommet en disant que c'était magnifique, merveilleux, beau. Et que c'était terminé, que l'année suivante on irait à la plage... (rires) Mais s'il était parvenu à redescendre, s'il n'y avait pas eu ce sérac, il serait reparti là-bas ou ailleurs...

Comment avez-vous appris ce qu'il s'est passé ce jour-là ?

Déjà, la veille, quand il m'a appelée du sommet à 19 h alors qu'il est conseillé de l'atteindre au plus tard vers 14 h pour redescendre sans problème, j'avais des raisons d'être inquiète. Ils sont restés au sommet à peine dix minutes et ils se sont engagés dans la descente. Ensuite, il s'est passé ce qu'il s'est passé (*lire introduction*). Et je l'ai appris très vite. De toute façon, quand sept ou huit heures plus tard je n'avais toujours pas de nouvelles de son arrivée au camp, je me doutais bien qu'il y avait eu un problème. Bien entendu, ce fut très dur...

Vous disiez qu'il se sentait invincible. Est-ce qu'à l'époque vous pensiez que cela allait forcément se finir ainsi ?

Non ! Je ne l'ai jamais pensé. Parce que paradoxalement il n'était ni inconscient ni casse-cou. C'était même un homme très réfléchi. S'il était redescendu du K2, il serait reparti. De toute façon, il n'était pas question que je le bride, que je lui fasse du chantage. Ce n'était pas le sens de sa vie ni le sens de notre couple.



Neuf ans plus tard, comment recevez-vous la sortie de ce livre en français ?

Ce livre est très rapidement sorti en anglais. Le journaliste qui l'a écrit est venu voir les proches des victimes chez elles, en France et ailleurs, peu de temps après l'événement. Le jour J, comme il était de garde pour son journal, le New York Times, il a fait un papier sans connaître grand-chose à la montagne. Et puis il s'est retrouvé lui-même embarqué dans une histoire. Ce qui l'a conduit à écrire ce livre. Quand il est venu ici pendant trois jours, nous l'avons emmené rencontrer le routeur d'Hugues, à Chamonix. Donc la sortie de son livre en français cette année n'est pas une première pour moi. Cela étant, bien sûr, elle ravive beaucoup de souvenirs. Mais de toute façon, nous ses proches, nous pensons un peu tout le temps à Hugues. C'était un homme comme un autre, mais sa passion de la montagne lui donnait un côté exceptionnel. Je parle de tout cela aujourd'hui plus pour les autres que pour moi.

Vous lui en voulez toujours, disiez-vous.

Ce n'est pas que je lui en veux, mais quand on en parle entre proches, on se dit que c'est vraiment trop con... C'est tout ! Certains ont dit que finir ainsi ressemble à un suicide organisé. Mais pas du tout ! Pas du tout ! Ce n'était pas lui ça ! Il aimait trop la vie, les siens. Il aimait l'altitude plus que tout, c'est tout ! Il était heureux quand il montait en écoutant des airs d'opéra. C'était exaltant pour lui. Son « trip » comme on dit, c'était le plaisir. La montagne donnait un immense sens à sa vie. Grâce à elle, il s'était fait des amitiés formidables.

Cet accident a-t-il changé votre rapport à la montagne ?

Non ! En montagne, il y a beaucoup d'accidents encore plus stupides que le sien. Pour moi, c'est la fatalité, un point c'est tout ! La montagne peut être très dangereuse, surtout une montagne comme celle-ci, mais tout est potentiellement dangereux.